

A 37
23
Christine,

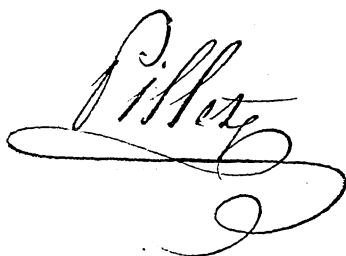
Reine de Suède.



Paris, 1815.

HISTOIRE
DE CHRISTINE,
REINE DE SUÈDE.

Toutes les formalités ayant été remplies, je déclare que je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

A handwritten signature in cursive script, reading "Piller". The signature is written in dark ink on a white background. It features a large, stylized capital "P" followed by the lowercase letters "iller". The final letter "r" has a long, sweeping tail that extends to the right and then curves back under the main body of the signature.

HISTOIRE
DE CHRISTINE,
REINE DE SUÈDE,

AVEC UN PRÉCIS HISTORIQUE DE LA SUÈDE

DEPUIS LES ANCIENS TEMS

JUSQU'A LA MORT DE GUSTAVE-ADOLPHE-LE-GRAND, PÈRE DE LA REINE ;

PAR J. P. CATTEAU-CALLEVILLE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE STOCKHOLM,

DE CELLE DES BELLES-LETTRES,

HISTOIRE ET ANTIQUITÉS DE LA MÊME VILLE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES
ET LITTÉRAIRES.

TOME DEUXIÈME.

2



PARIS,
CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE CHRISTINE, N° 5.

—
1815.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.



HISTOIRE
DE CHRISTINE,
REINE DE SUÈDE.

TROISIÈME PARTIE.

*Depuis l'Abdication de Christine jusqu'à sa
mort. 1654-1689.*

APRÈS la cérémonie de son abdication et celle du couronnement de son successeur, Christine quitta Upsal pour se rendre à Stockholm. Elle ordonna aussitôt les préparatifs de son départ. Le sénéchal, comte de Brahé, l'ayant sollicitée de ne pas tant se presser, « Comment voulez-vous, dit-elle, que je reste ici, où j'ai commandé en souveraine, et où je verrais un autre revêtu de tout le pouvoir? » Pour satisfaire le peuple, qui témoignait un grand mécontentement de ce qu'elle dépenserait son revenu dans l'étranger, et pour apaiser le clergé, qui disait qu'elle quittait le

pays dans le dessein de se faire catholique , elle fit répandre qu'elle ne partait que pour prendre les eaux de Spa , et qu'elle se proposait de revenir bientôt. Elle resta cinq jours à Stockholm , et peu avant de se mettre en route , elle écrivit au prince de Condé , qui était sorti de France pour combattre avec les Espagnols , dont la reine avait également embrassé les intérêts :

« J'aurais tort , disait-elle au prince , de quitter le poste que j'ai occupé jusqu'ici , sans vous donner part de la résolution que j'ai prise de l'abandonner. Je crois vous devoir cette civilité , par l'estime et l'amitié que j'ai toujours eues pour vous , et par celle que vous m'avez témoignée ~~durant le temps que~~ j'ai gouverné cet état ; à présent que j'ai changé de fortune et de condition , je veux vous protester , que quelque changement que le temps ait apporté dans notre sort , je conserverai toujours pour vous les sentimens que je dois à votre mérite. Je fais une plus haute gloire de votre approbation , et je me tiens autant honorée de votre estime , que par la couronne que j'ai portée. Si , après l'avoir quittée vous m'en jugez moins digne , j'avouerai que le repos que j'ai tant cherché me coûtera cher. Mais je ne regretterai pas de l'avoir acheté

même à ce prix, et je ne flétrirai jamais mon action, qui m'a semblé si belle, par un lâche repentir. Quelque sentiment que vous puissiez avoir sur ce sujet, je conserverai toujours pour vous, l'estime dont vous êtes si digne, et s'il arrive que vous condamnerez cette action, je me contenterai de vous dire pour toute excuse, que je n'aurais pas quitté l'avantage que la fortune m'avait donné, si je l'eusse cru nécessaire à ma félicité, et que j'aurais sans doute prétendu à l'empire du monde, si j'eusse été aussi assurée de réussir, ou de mourir dans une si haute entreprise que l'est le grand prince de Condé ».

Cela fut aussi immédiatement avant son départ que la reine répondit à l'académie française, qui lui avait demandé son portrait, et qui l'avait remerciée de le lui avoir envoyé. « Je ne doute pas, écrivait-elle aux académiciens, que vous ne m'aimiez dans la solitude comme vous m'avez aimée sur le trône. Les belles lettres, que je prétends cultiver en repos et avec le loisir, que je me réserve, me font même croire, que vous m'y ferez part quelquefois de vos ouvrages, puisqu'ils sont dignes de la réputation où vous êtes, et qu'ils sont presque tous écrits dans la langue qui sera la principale de mon désert ».

On crut d'abord que Christine prendrait directement la route d'Allemagne, et le roi avait fait équiper une escadre de douze vaisseaux de ligne pour la conduire à Wismar. Mais elle alléguait l'inconstance des vents, et se dirigea vers le Danemarck. S'arrêtant quelques jours dans la ville de Halmstad, elle écrivit à Gassendi, qu'elle lui destinait une pension et une chaîne d'or. La lettre était en latin, et finissait ainsi : « Je veux que vous me fassiez parvenir la harangue, que vous avez prononcée nouvellement, sitôt qu'elle aura quitté la presse, comme aussi les autres ouvrages que vous publierez dans la suite. Portez-vous bien, et continuez à me rendre les mêmes bons offices que par le passé ». La reine n'avait dans sa suite que quatre gentilshommes suédois, qui l'accompagnaient sans savoir où elle avait dessein de se rendre. On croirait qu'elle l'ignorait encore elle-même, si l'on en jugeait par la devise qu'elle prit : *fata viam invenient* (le destin me tracera la route), et qu'elle fit placer ensuite sur une médaille représentant un labyrinthe. Cependant il paraît que son plan était dès lors arrêté, et qu'elle en avait correspondu avec Pimentel, qui se trouvait dans les Pays-Bas, à la cour de l'archiduc Léopold.

Lorsque Christine fut arrivée aux limites de la Suède, le baron de Linde, qui l'avait accompagnée de la part de Charles-Gustave, lui offrit encore une fois la main de ce prince. Elle répondit, que si elle avait eu envie de se marier, elle l'aurait fait pendant qu'elle régnait, et que le roi était trop prudent pour avoir besoin de ses conseils. On prétend qu'ayant passé une petite rivière, qui formait alors la frontière entre le Danemarck et la Suède, elle dit : « Me voilà donc enfin en liberté, et hors de ce pays, où j'espère ne retourner jamais ». Elle prit en même temps des habits d'homme pour le voyage, et passa en Danemarck, sous le nom du comte de Dohna *. La reine de Danemarck se déguisa pour la voir dans une maison de poste. Arrivée à Hambourg le 10 juillet 1654, elle se logea chez un riche banquier juif, appelé Texeira, qu'elle nomma son résident. Elle fut complimentée par les

* C'était celui d'un des gentilshommes qui l'avaient accompagnée. La famille Dohna est une des plus anciennes d'Allemagne, et fait remonter son origine jusqu'à Charlemagne. Elle s'est répandue en Prusse, en Suisse et en Suède. Elle a fait dans ce dernier pays des alliances illustres, et s'y est élevée aux premières charges. Le comte de Dohna, dont Christine avait pris le nom, fut envoyé quelque temps après comme ambassadeur de Suède au congrès de Breda.

magistrats de la ville. S'étant rendue à l'église, le pasteur Muller prononça un discours sur le texte de la reine d'Arabie, et en fit l'application à la reine du nord ; il reçut en présent une belle chaîne d'or. Quand Christine fut sortie de l'église, on trouva dans la tribune, où elle avait été placée, un livre très-bien relié et doré sur tranche ; c'était un Virgile, qu'on lui rapporta aussitôt, et qu'elle reçut en souriant. Elle écrivit de Hambourg une lettre au roi, son successeur, pour le conjurer de se souvenir des engagemens qu'il avait pris ; « Car je suis persuadée, disait-elle dans sa lettre, que l'on ne s'informera guère en Suède, ni de ce que je ferai, ni de ce que je deviendrai ». Elle finissait en l'assurant que, quelque chose qu'il pût lui arriver, elle ne ferait jamais rien contre les intérêts de la Suède.

De Hambourg, Christine fut à Munster, où elle visita le collège des Jésuites ; elle traversa ensuite une partie de la Hollande. A Deventer, elle descendit chez le professeur Gronovius, et passa la nuit dans sa bibliothèque, à s'entretenir avec lui : elle le quitta au point du jour, et continua sa route sans attendre la réception distinguée que les magistrats lui préparaient. Ayant passé à Utrecht, Amersfort, Amsterdam, elle arriva à Anvers, où elle se fit con-

naître publiquement, et reprit les habits de femme : l'archiduc Léopold , gouverneur général des Pays-Bas , vint lui faire visite ; elle le reçut avec les honneurs qu'elle croyait dus à son rang ; mais elle refusa de recevoir de la même manière le prince de Condé , soit parce qu'elle le regardait comme moins rapproché du trône , soit pour se conformer au désir des Espagnols , jaloux du prince. Un jour le prince se mêla à la foule de ceux qui remplissaient l'appartement de la reine : « Je veux voir, dit-il , cette femme qui a abandonné si facilement la couronne , pour laquelle nous autres nous combattons , et après laquelle nous courons toute notre vie sans pouvoir l'atteindre. » L'entrevue que Christine eut peu après avec Condé , fut ménagée de manière que l'étiquette ne pût être compromise , et ces deux illustres personnages , qui s'étaient livrés dans leur correspondance à tout l'enthousiasme d'une admiration réciproque , se parlèrent avec froideur et contrainte : ils étaient gênés par des considérations accessoires , et ne se trouvaient , ni l'un ni l'autre , à leur véritable place. On rapporte que la reine dit au prince , en l'abordant : « Mon cousin , qui aurait cru , il y a dix ans , que nous nous serions rencontrés l'un et l'autre dans cet état ? » Cependant les sentimens que les exploits

et les grandes qualités du prince avaient inspirés à Christine, restaient dans le cœur de cette princesse, qui les manifesta depuis dans plusieurs rencontres.

Le bruit que Christine se proposait de se fixer dans l'étranger et de changer de religion, s'accréditant de plus en plus en Suède, le sénat résolut de lui faire parvenir des représentations. On lui envoya le comte de Tott, qui la rencontra à Anvers, et qui, en s'acquittant de la commission dont il était chargé pour elle de la part du sénat, lui remit aussi des lettres de recommandation adressées, en sa faveur, par Charles-Gustave au roi de France et à celui d'Espagne, à l'archiduc Léopold et au stadhouder de Hollande. Christine répondit, qu'elle était sensible aux marques d'intérêt qu'on voulait lui donner; mais que tout étant tranquille en Suède, et que l'administration du roi ne pouvant manquer d'entretenir cette tranquillité, elle ne voyait pas en quoi elle pourrait être utile au royaume où sans doute on ne lui envierait pas de profiter de la liberté qu'elle avait acquise au prix de sa couronne. Quant aux lettres de recommandation, elle observa qu'elle se dispenserait d'en faire usage, parce qu'elle se flattait que son propre mérite et la gloire de son règne la feraient bien recevoir

partout où elle irait : en effet , elle obtint toujours de la part des souverains , dont elle parcourut les états , des honneurs qui pouvaient la flatter ; on la traita en reine , et les cours ne firent même aucune difficulté de recevoir ses ministres et ses agens.

Pendant son séjour à Anvers , Christine desira de s'entretenir avec Chanut , alors ambassadeur de France à la Haye. Il obtint de sa cour la permission de faire le voyage , et il fut reçu par la reine avec beaucoup d'empressement. Quoiqu'il n'eût pas été question dans leurs entretiens d'objets politiques , on répandit , après le départ de l'ambassadeur , qu'il n'avait fait le voyage que pour engager Christine à s'employer au rétablissement de la paix entre la France et l'Espagne. Chanut crut devoir lui écrire pour la prier de démentir ce bruit , et la correspondance qui eut lieu à ce sujet , fut conduite de la part de l'ambassadeur avec une grande modération , mais de la part de la reine avec aigreur et partialité. Christine , quelque attachement qu'elle conservât peut-être intérieurement pour la France , croyait devoir complaire à l'Espagne , qui la flattait par des promesses séduisantes ; elle se prononça avec peu de mesure sur le système politique de la France , et employa même des expressions con-

traies aux égards que les cours sont convenues de se témoigner réciproquement dans les discussions politiques *.

L'archiduc Léopold ayant engagé la reine à se rendre à Bruxelles, elle fit une entrée publique dans cette ville le 23 décembre 1654. Par une faiblesse difficile à concilier avec ses lumières et la supériorité de son esprit, elle se montrait plus attachée à la représentation et même à l'étiquette, depuis son abdication, que lorsqu'elle avait été assise sur le trône. N'ayant plus la puissance suprême dans sa réalité, elle semblait vouloir en conserver d'autant plus soigneusement l'image, et maintenir autour d'elle ce prestige de la grandeur qui fixe les regards de la multitude. Elle en était jalouse, surtout dans toutes les occasions où elle pensait que l'idée de sa dignité pouvait donner plus d'importance à ses démarches.

Le lendemain de son arrivée à Bruxelles, la reine se rendit au palais de l'archiduc, et passa avec lui dans un cabinet où, en sa présence et celle de Pimentel, du comte de Fuensaldagna, du comte Montécuculli et de dom Navarre, elle fit abjuration entre les mains du père Guémés, qui avait séjourné

* F. Arkenholtz, à la fin du t. 1.